

FEUILLETON

DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

L'inondation ! Là-bas on appelait à l'aide, pour sauver les dernières charretées. Les deux Loutrel partirent au pas allongé et roulant des rôdeurs de grèves. Ils firent un détour, et se mêlèrent aux hommes et aux femmes rassemblés dans l'étroit espace où l'herbe abattue couvrait encore le sol. Les faux ne travaillaient plus. Tous les râteaux et toutes les fourches étaient en mouvement.

De la place où elles étaient demeurées assises, Henriette et Marie virent la fin de ce drame de la moisson.

La Loire victorieuse écrasait l'herbe haute. Elle la couchait, mieux et plus rapidement que les lames d'acier, tordant les touffes grainées, qui laissaient sur les eaux leur poussière vivante. Nul n'aurait pu dire d'où sortait la nappe envahissante. Elle faisait son lit comme les bêtes qui tournent en rond. Ce fut d'abord une mare jaune où s'écroulaient tout autour les flaques de foins. À droite, à gauche, très vite, d'autres flaques d'or étincelèrent au creux de la prairie, l'herbe s'y roulait pour mourir, et de l'une à l'autre un trait couleur de feu, un canal de communication allait s'élargissant. Bientôt le renflement qui portait la cabane des Loutrel fut coupé de la terre ferme, et un courant parallèle au fleuve, sur toute la longueur de l'étendue verte, jusqu'à l'horizon, vers Nantes, pesa de tout le poids de ses eaux sur les récoltes perdues.

Par delà, les travailleurs, réunis en grappe, tentaient d'arracher à la Loire la dernière charrette enlisée dans les bas-fonds. Ils piétinaient dans la boue, attelés aux branards, aux essieux, aux rayons des roues. Par instant une élancure s'élevait ; ils se courbaient en un effort commun ; les grelots des quatres chevaux sonnailaient ; la masse d'herbe fauchée, débordant les montants de bois, traînant jusqu'à terre, oscillait et laissait couler des embruns détachés de son dos énorme ; mais la charrette n'avancait pas. Et partout la béatitude de l'air calme, la paix, la douceur infinie du soir avant l'étoile. Elle enveloppait ceux qui peinaient, consolation inutile, tendresse vaine du ciel. Mais combien d'autres

la respiraient et se sentaient réjouis : des mères fatiguées par le bruit des enfants ; des vieux qui buvaient après vêpres, sous les glycines des auberges ; des ouvriers eudimanchés prenant le frais dans les jardins de faubourgs ; des amoureux dont la conversation se faisait plus vive avec le retour.

Une demi-heure plus tard, Étienne et Gervais retraversaient la prairie inondée, où la charrette embourbée faisait une île, tandis que les faucheurs, tous petits dans le lointain, s'échelonnaient, et se perdaient avec les chevaux détachés parmi les arbres. Étienne trouva les deux jeunes filles debout, prêtes à partir.

— Savez-vous bien, dit-il en plaisantant, que, vous ne pouvez plus revenir à Nantes, à présent ? Les prés sont coupés.

— Vous croyez que je resterai ? dit Marie : ah ! bien non ! J'entre demain à l'atelier. Je m'en irais plutôt comme vous venez de le faire, en rétroussant mes jupes !

Mais lui, ne faisant point attention à Marie, reprenait aussitôt :

— N'ayez pas peur. Je vous emmènerai toutes dans mon bateau, si ça ne déplaît pas à mademoiselle Henriette ?

Avec un respect du visage et de la voix, il interrogeait cette Henriette qui, de la pointe de son ombrelle, fardait un pied de trèfle blanc. Elle mit un peu de temps à répondre, intimentement flattée de cette déférence qu'il lui témoignait, leva la tête, et dit :

— Je veux bien, Étienne.

Et le grand jeune homme, ses larges épaules ballantes de plaisir, se dirigea vers la coupure de la rive, tout près de là, où les Loutrel attachaient leurs trois bateaux plats. Gervais le précédait, criant de joie comme une mouette qui va prendre l'eau.

Quand ils descendirent, conduisant le plus noué et le plus fin des trois canots, vers la cabane où Henriette et Marie les attendaient, ils avaient mis un bout de toile blanche sur le faux pont de l'avant, pour que "les demoiselles" pussent s'asseoir sans tacher leur robe. Du balai de genêt vert avec lequel Gervais avait nettoyé les planches, il restait ça et là, des brins de feuilles et de fleurs qui roulaient. Henriette embrassa la mère Loutrel, Étienne, sérieux, attentif à manier docilement son aviron, n'eut besoin que de quelques coups de godille pour prendre le courant, et le bateau s'en alla sur les eaux débordées, vers la ville étendue dans le couchant.

Les jeunes filles étaient assises à la pointe du